

Recevez, Cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

MÉDECIN-GÉNÉRAL BRICE.

M. Duhourcau prie le *Mercuré* de faire suivre cette lettre des lignes suivantes :

Nous remercions M. le médecin-général Brice de vouloir bien nous signaler si aimablement le terme *cirrhose du foie* pour *abcès du foie*, indiscutable erreur de transcription.

Nous ne croyons pas avoir, dans notre *Esquisse*, exagéré le nervosisme ou la névropathie de Napoléon Bonaparte. Chateaubriand, Michelet et Faine surtout en ont écrit bien davantage. C'est la faille évidente d'une magnifique nature d'homme; nous avons tenté d'en diagnostiquer l'origine. Peut-être en cette question controversée Napoléon a-t-il le droit d'obtenir le dernier mot. « J'ai les nerfs fort irritables, confiait-il à Mme de Rémusat, et dans cette disposition, si mon sang ne battait pas avec une continuelle lenteur, je courrais risque de devenir fou. »

FRANÇOIS DUHOURCAU.

§

**Le « Cid » au Théâtre Lyrique.** — Joué pour la première fois dans les dernières semaines de 1636, ou peut-être seulement au début de 1637, *le Cid*, dont on célèbre le troisième centenaire, — ou la légende espagnole du Cid, que la tragédie de Corneille, traduite dans plusieurs langues de l'Europe, avait contribué à faire connaître, — n'inspira que longtemps plus tard les librettistes d'opéra : l'ancien théâtre lyrique français, de Lully et de Rameau, tout à la mythologie, ne pouvait s'intéresser à un sujet médiéval comme celui-là.

C'est au début du XVIII<sup>e</sup> seulement, autant qu'on puisse le savoir, qu'un compositeur, qui n'était autre que Hændel, le porta pour la première fois à la scène lyrique, en donnant son *Rodrigo*, à Florence, en 1708. On ne sait pas exactement, d'ailleurs, si cette partition, qui nous est parvenue incomplète, fut représentée.

Un demi-siècle plus tard, on vit coup sur coup *Il gran Cid* de Piccinni (Naples, 1763) et celui de Sacchini (Rome, 1764). Paisiello reprit le même sujet (Florence, 1776). Entre ces deux dates, Sacchini, dont la partition devait survivre à celle de ses rivaux, la remaniait une première fois pour Londres en 1773, puis, dix ans plus tard, pour Paris. Il en fit un opéra français en trois actes arrangé par Guillard, sous le titre de *Chimène ou le Cid*, dont le livret faisait les emprunts au *Cid* cornélien. La première représentation fut donnée au théâtre de la cour, à Fontainebleu, le 16 novembre 1783; Paris l'applaudit ensuite sur la scène de l'Académie royale de musique, le 9 février 1784.

D'après Bachaumont (*Mémoires secrets*, t. XXIII, 29 octobre 1783), Sacchini s'était d'abord adressé à Rochefort; mais après avoir gardé le livret six semaines, il le lui rendit et lui préféra Guillard. Rochefort, « piqué de cette honnête préférence », fit imprimer son poème. Il convient dans sa préface que sa première scène et quelques autres endroits sont imités d'un opéra italien intitulé *Il Cid de Falicenti*, dédié au cardinal Coscia, et dont il faisait l'éloge.

Après la représentation à Paris, Bachaumont encore constatait que « quoi qu'il y eût beaucoup de choses à dire sur la manière dont M. Guillard a agencé le poème, l'excellence de la musique en a couvert les défauts... » (t. XXV, 6 février 1784). Quelques jours plus tard, il ajoutait que « le sujet du *Cid* avait été absolument étranglé dans le poème ». Suivant l'esthétique de l'Opéra, qui ne se souciait pas comme Corneille de respecter la règle des trois unités, on avait introduit plus de mouvement que dans la pièce cornélienne, que Guillard a suivie néanmoins de plus près, au troisième acte. Mais, « le dénouement de l'opéra satisfait moins à la décence que celui de la tragédie, et on ne peut qu'être choqué, non seulement de voir Chimène consentir elle-même à épouser Rodrigue, mais se livrer à des mouvements de joie et chanter son bonheur ».

Chantée par la Saint-Huberty, Laïs, Lainé, Chéron, *Chimène* fut reçue avec applaudissement, quoique avec moins de succès que le précédent ouvrage de Sacchini, *Renaud*. Cinquante représentations s'en échelonnèrent jusqu'en 1790; il y en eut ensuite trois en 1793 et quatre, du 5 avril au 15 mai 1807; cinquante-sept en tout. De cette partition, rééditée à l'époque moderne (par Michaels), l'air de Chimène : *Je vois dans mon amant l'assassin de mon père*, et certains airs de ballet méritent de ne pas rester dans l'oubli.

Dans les cent années qui séparent la *Chimène* de Sacchini du *Cid* de Massenet, le goût romantique ayant favorisé un retour vers Corneille et ses tragédies historiques, un certain nombre de compositeurs, en Italie surtout, ont tenté de mettre le *Cid* en musique. Peu y ont trouvé un succès durable.

Citons, sans avoir la prétention d'être complet (par ordre chronologique) :

*Il Cid delle Spagne*, de Giuseppe Farinelli (1797); *Rodrigo di Valenzia*, de F. Orlandi (Milan, vers 1814); l'opéra du même titre, de Generali (Milan, 1817); *Chimène*, de C. Wagner (Darmstadt, 1821); *Rodrigo und Chimena*, de Ablinger (Munich, 1821; Milan, 1824); *Rodrigo*, de Sapienza (Naples, 1823); *Il Cid*, de Luigi Savi (Parme, 1834); *Don Rodrigo Diaz de Bivar*, d'Emile Meyer (Linz, 1848); *Rodrigo de Tolède*, de Henri Litolff (vers 1850, non représenté); *Il Cid*, de Pacini (Milan, 1853); *Der Cid*, de Neeb (Frankfort-sur-Mein, 1857);

*le Cid*, du Français Gouvy (reçu, mais non joué, à Dresde, 1863); *Der Cid*, paroles et musique de Peter Cornelius, représenté en 1865 à Weimar avec grand succès et resté longtemps au répertoire. La similitude de nom du compositeur avec celui de Pierre Corneille fit commettre une jolie méprise à un rédacteur de l'ancien *Figaro* (vers 1890). Ce boulevardier journaliste, voyageant en Allemagne, avisa un jour une affiche de théâtre sur laquelle il déchiffra péniblement le titre de la pièce et le nom de l'auteur; sans se douter qu'il s'agissait d'un opéra, il rédigea un spirituel écho, dans lequel il blaguait la lourdeur germanique qui, non contente de traduire *le Cid* en allemand, éprouvait le besoin d'en faire autant pour le nom du poète...

Dans les années qui suivirent, on ne relève plus que quatre ouvrages : un opéra italien de Manlio Bavagnoli (Parme, 20 avril 1878); un autre de Rafaele Coppola (Crémone, 1884); *le Cid* de Massenet, livret de Dennery, Gallet et Blau, d'après Corneille et Guilhen de Castro (à l'Opéra, 30 novembre 1885; joué jusqu'en 1912); et celui d'un compositeur de Dessau, Willy Böhme, joué dans la même ville, en 1887. Au total on en compte une trentaine environ.

Il ne semble pas que, depuis lors, le héros cornélien, au théâtre du moins, ait attiré les compositeurs, français ou étrangers. — J.-G. PROD'HOMME.

## §

**Palerne et Ronsard.** — A la suite de son article d'octobre dans *Les Amitiés* (article que M. Charles-Henry Hirsch a signalé dans le *Mercur* du 1<sup>er</sup> décembre dernier), M. Mario Meunier a publié, dans le numéro de novembre de cette même revue *Les Amitiés*, un nouvel article qui contient le P. S. suivant :

Dans la notice que nous avons publiée dans le précédent numéro des *Amitiés* (octobre 1936), nous avons dit que Jean Palerne avait un don lyrique dont l'inspiration l'apparentait à Ronsard. Le poète forézien fit mieux que de s'inspirer du Prince de la Pléiade; il ne craignit pas de le démarquer. Ceux que Joachim du Bellay encourageait à « piller sans conscience le temple de Delphes », ne se faisaient aucun scrupule de se piller entre eux. Transcrivons donc le sonnet de Ronsard que plagia Jean Palerne :

*Marie, levez-vous, vous estes paresseuse,  
Jà la gaye alouette au ciel a fredonné,  
Et jà le rossignol doucement jargoné,  
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.*

*Sus debout! Allons voir l'herbelette perleuse  
Et vostre beau rosier de boutons couronné  
Et vos œillets mignons auxquels aviez donné  
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.*

*Harsotr, en vous couchant vous jurâtes vos yeux  
D'estre plutôt que moy ce matin esveillée.  
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,*